

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 35

Artikel: Monthyon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

parlant programme de la fête, banquets, aventures probables, etc., et tout cela au milieu du silence morne de ceux qui n'ont encore rien pris !

Fribourg... cinq minutes d'arrêt; cette fois, tout le monde descend et se précipite au buffet où attendent dans un ordre réjouissant, des rangées de tasses de café, de bouteilles, de sandwichs, etc. Au coup de sonnette du départ, on remonte gaiement et la bouche encore pleine, dans le wagon si lugubre tout à l'heure, et qui depuis ce moment-là ne cesse de retentir de bons rires et de grivoiseries. Les teints ont repris leurs couleurs, les moustaches se redressent triomphantes, les voix sonnent haut et clair, et les étrangères et les petites paysannes passent maintenant rapides et les yeux baissés devant cette voiture d'officiers, d'où, de chaque portière, partent des regards incandescents à leur adresse.

A Olten, nouvelle collation, plus sérieuse celle-là; on a le droit de manger vingt minutes ! D'Olten à Znrich, le temps passe rapidement. Quelques-uns cependant font le petit somme de la digestion. Mais quelle différence sensible existe entre les dormeurs du matin et ceux de maintenant. Leurs joues doucement rosées, leurs lèvres souriantes, tout fait penser que d'heureux songes les bercent...

Zurich ! nous voici arrivés. Les officiers vaudois, tous d'excellente humeur, descendant de wagon et défilent au milieu d'une foule compacte péniblement retenue par un détachement de recrues. Le cortège accompagnant la bannière se forme à la gare et la fête commence.

Comme mon intention n'est pas de faire un récit de ces trois belles journées, je m'arrête, en priant mes lecteurs d'excuser la longueur de ce petit récit, et en leur conseillant, si, comme le héros du voyage en Chine, ils sont vertueux et aiment à voir lever l'aurore, de barder leur vertu d'une bonne tasse de café et de quelques petits pains autour. Ce sera le seul moyen, je crois, pour eux, de trouver à l'aurore les doigts de rose et mille autres détails poétiques qu'on lui a attribués, et ils éviteront ainsi les variations d'humeur par lesquelles ont passé les officiers vaudois se rendant à Zurich.

B.

Monthyon.

De curieuses révélations ont été faites dernièrement dans l'*Estafette* de Lausanne, desquelles il résultera que le célèbre Monthyon, fondateur du prix de vertu et de nombreuses institutions de bienfaisance, aurait pratiqué l'usure de façon à désillusionner complètement ceux qui l'avaient envisagé comme un des plus grands philanthropes de son temps. Plusieurs localités du canton de Vaud auraient été victimes de ce créancier impitoyable; on cite, entr'autres, Pully, Belmont, Paudex, Etaignières, etc., où maints débiteurs, poursuivis à outrance, furent ruinés.

Ces faits font un tel contraste avec les libéralités de cet homme, qu'on a réellement peine à y croire. D'après son testament, les sommes suivantes devaient être mises en rente pour fonder divers prix, savoir :

10,000 fr. pour donner un prix à celui qui découvrira les moyens de rendre quelque art mécanique moins malsain ;

10,000 fr. pour un prix annuel en faveur d'un perfectionnement de la science médicale et de l'art chirurgical ;

10,000 fr. pour fonder un prix annuel en faveur d'un Français pauvre qui aurait fait, dans l'année, l'*action la plus vertueuse* ;

10,000 fr. pour un prix annuel à l'auteur du livre le plus utile aux mœurs.

Les deux premiers prix sont distribués au jugement de l'Académie des sciences et les deux derniers à celui de l'Académie française.

Monthyon léguait, en outre, 10,000 fr. à chacun des hospices de Paris, pour être distribués aux pauvres sortant de ces établissements. Ces sommes devaient être progressivement doublées, triplées et même quadruplées, selon la fortune du testateur. Elle s'élevait, à l'époque de sa mort, à 5,000,000 de francs.

Monthyon, né à Paris en 1733, mourut en 1820. En 1838, son corps fut transporté du cimetière Montparnasse à l'Hôtel-Dieu, où un monument a été érigé en son honneur.

M. B***, de Lausanne, qui dit être renseigné à très bonne source, nous raconte ce qui suit : « Dans une petite ville de la Côte, arrive un jour, en voiture, un personnage entouré de couvertures et de duvets. A l'auberge, un domestique demande si l'on peut loger un pauvre monsieur qui n'en peut plus, qui souffre trop pour continuer son voyage; on ne sait même pas s'il pourra arriver. Il lui faut une chambre à alcôve, garnie de rideaux; le plus grand repos est nécessaire pour le pauvre moribond, qu'on transporte emmaillotté de la voiture dans son lit, et qui, pendant le trajet, fait entendre des accès de toux à rendre l'âme, des gémissements à fendre les pierres. Dans la rue, chacun de s'intéresser à ce pauvre voyageur. Il n'en a plus que pour quelques heures; par bonheur qu'il a pu arriver jusqu'à l'hôtel. S'il était mort en route, pensez voir ! Le bruit court même qu'il est mort; mais l'aubergiste gagne tous les coeurs en rassurant le public; l'accès est passé et le brave monsieur a l'air de vouloir dormir : « Mes amis, ne restez pas sous les fenêtres, ça pourrait l'agiter. »

Le lendemain, les plus matineux s'empressent de demander des nouvelles de l'étranger. Le maître d'hôtel, bon enfant, répond en baissant la voix : « Nuit agitée, accès pénibles. » Aux plus intimes, il fait signe du doigt de s'approcher : « Ecoutez voir ce que m'a dit le domestique du monsieur. Il paraît qu'il a avec lui pas mal d'argent, et ce qui le tourmente, c'est de ne pouvoir l'employer à obliger quelqu'un. Il paraît qu'il n'a point d'enfants et il prêterait à fonds perdus. » Là dessus, les intimes se hâtent de courir l'un chez Pierre, l'autre chez Jean, et ces derniers, tout heureux de pareille aubaine, ne tardent pas à se transporter à l'auberge. Pour un homme qui va mourir, on peut bien prendre de l'argent au 8 %; ce sera bientôt remboursé. En un tour de main, le notaire a passé quelques bonnes obligations, et le monsieur, soulagé de son

inquiétude et se sentant mieux, parle de se remettre en route.

On assure que les pauvres emprunteurs ont dû se saigner aux deux bras pour payer l'intérêt auquel ils s'étaient soumis dans le but de rendre service à ce pauvre homme, qu'on appelait M. Monthyon. »

Depuis que ces faits se sont passés, M. Monthyon vécut encore de longues années, au dire de M. Fréd. Chavannes, dans sa lettre adressée à l'*Estafette*, sous date du 25 août.

La bête à bon Dieu.

(Suite.)

Lè z'autro pàysans qu'etion perquie, kâ tot lo veladzo s'étai amouellâ vai lo tsaté, etion gaillâ ein cousin, et desiront ào seigneu : « Noutron bon maître ! porriâ-vo pas atteindrè cauquiès dzo devant dè lo bouriâ ; kâ l'est impossiblio que sâi li qu'aussè tiâ voutron frârè ; ne farâi pas dâo mau à 'na motse ; l'a adé éta la fleu dâi bravès dzeins et petêtrè que du se à on part dè dzo on trovérâ lo coupablio.

— Bah ! fe Bibi, l'est li qu'a tiâ, et se vo n'êtes pas ferme, noutron maître, on ne sarà pequa ein surétâ pé châotré.

— N'est pas li, n'est pas li ! desont lè dzeins.

Et n'étai pas li. Lo coupablio étai lo crouïo Bibi, qu'avâi z'u maille à parti avoué lo frârè dâo seigneu et qu'avâi étai menaci pè cé frârè d'êtrè dénonci po avâi robâ et dépelhi dâi pourro pàysans et po lè z'avâi tormeintâ. Adon Bibi qu'avâi poâire dè pâindrè sa pliace et d'êtrè pounâi, ve on dzo lo pàysan que terrâvè sè truffès et son panâi dè vicaille catsi dein l'adze. Ye fourrâ à catson on remido que fâ drumi dein la quartetta dâo pàysan, et quand fut bin endroumâi, l'atterâ perquie lo frârè dâo seigneu, l'assomâ d'on coup dè chaton, et alla eimbardouffâ dè sang lo bliantset dâo pàysan que roncliâvè coumeint on benhirâo derrâi l'adze, et l'est dinsè que l'aqchenâ d'avâi assassinâ et robâ.

Lo leindéman dâo dzo iô lo pàysan fe amenâ devant lo seigneu, lo seigneu qu'avâi la téta montâie pè Bibi, décidâ que lo pàysan sarâi bouriâ.

Bibi fe amenâ quattro tombérés dè dzévallès et dè retaillons, et on demi-moulo dè sapin à la pliace iô on dévessâi bouriâ lo coupablio, et quand tot fut prêt, l'allâ criâ lo seigneu que volliâvè vairâ souffri l'assassin.

Lo pàysan fe assebin amenâ. Lè dzeins pliorâvont ein deseint adé : n'est pas coupablio. — Ne pliorâ pas, se lâo fasâi ; n'é rein fê et n'é pas poâire dè mouri...

Quand lo seigneu fe arrevâ et lo pàysan assebin, Bibi coumandâ ài vòlets dâo tsaté d'attatsi lo lulu su lo bou et d'allumâ, ein lâo deseint dè sè dépatsi.

Tot cein fasâi tot parâi maubin ào seigneu que s'ebâyivè dè cein que Bibi étai tant pressâ dè bouriâ lo pourro diablio, et tandi que ion dâi vòlets battâi dza brequiet, lo pàysan fe ào seigneu :

— Se vo plié, laissi-mè férè ma priyirè devant dè bouriâ.

— Rein dè cein ! criâ Bibi, attatsi-lo et allumâ !

Mâ lo seigneu coumandâ qu'on lo laissâ priyi.

Et tandi que lo seigneu lo vouâitivè, lo pàysan

vollie sè mettrè à dzénâo su 'na pierra tot proutso dâo seigneu, et ve que lâi avâi su cllia pierra 'na petita bête rodze, pequottâie dè nâi, 'na pernetta, justo à la pliace iô l'allâvè posâ lo dzénâo. Adon la doutè tot balameint avoué la main po pas lâi férè dâo mau et sè met à priyi.

La pernetta s'einvolâ tandi que priyivè, et alla sè posâ su la man gautse à Bibi. Et coumeint lo seigneu étai tot proutso dè Bibi, ye ve la pernetta, et ve Bibi la preindrè eintrè sè dâi, lâi traîrè lè z'âles, ein atteindeint que lo pàysan aussè fini, et l'écliaffâ su sa man, que vegne tota rodze.

Lo seigneu que ve tot cé manèdzo, criâ à sè dzeins : Arretâ vo vâi ! cé l'homo n'est pas coupablio ; lo bouriâ pas !

— Mâ, mât fâ Bibi, vo z'ai too, kâ l'est bin li qu'a tiâ, lè prâovès sont quie, et se n'est pas li, quouï volliâ-vo aqchenâ ?

— Petêtrè tè, Bibi, lâi repond lo seigneu !

Adon Bibi, que ne s'atteindâi pas à clliaque, vegne rodzo coumeint on pavot, et coumeinçâ à grulâ dein sè tsaussès, à s'embreliquoquâ et à sè copâ à ti lè mots que desâi, et finit pè avouâ que l'étai li qu'etâi lo coupablio, kâ peinsâvè étrè perdenâ ein deseint la vretâ. Mâ lo seigneu, furieux contrè li, fe allumâ lo fû tot lo drâi, lo fe bouriâ à tsavon, et pre lo pàysan po lo reimplaci coumeint maitrè-vôlet.

Adon lo seigneu et totès cllia dzeins dè perquie sè peinsavont que l'étai la pernetta qu'avâi fê découvri tota la vretâ ; que lo bon Dieu l'avâi envoyâ tot espret su la pierra iô lo pàysan dévessâi priyi, et l'est po cein qu'on lâi a de la *bête à bon Dieu*.

UN AMOUR MANCHOT.

VI

Georges s'était persuadé que sa cousine était une sorte de paysanne endimanchée, une niaise personne que lui, officier du roi et Parisien d'habitudes, pouvait traiter sans beaucoup de façons. En écoutant Germaine, il la regarda ; l'émotion donnait à ses traits une expression de noblesse qui le frappa. Il voulut excuser son départ si subit sur des nécessités de service qui le rappelaient à Paris ; il sentait qu'il s'enchevêtrait dans des explications inadmissibles, qu'elle ne voulut point paraître ne pas croire ; aussi reprit-elle froidement :

— Je vois, mon cousin, que votre visite est une visite d'affaires ; et comme je me reprocherais de vous obliger à courir trop tard les mauvais chemins, je vous dirai de suite ce que, par politesse, vous n'avouez pas : vous m'en voulez, parce que vous pensez que c'est à cause de moi que notre grand-père...

Il l'interrompit vivement :

— Notre grand-père était absolument libre...

— C'est vrai, reprit-elle ; mais à vingt et un ans je serai libre aussi d'accepter ou de refuser, et si vous voulez bien avoir trois ans de patience...

Il se leva brusquement.

— Pensez-vous, ma cousine, que je suis venu pour vous adresser un reproche ou solliciter une faveur ? Le codicille suffit à mon ambition.

Elle sentit qu'elle l'avait blessé, et son cœur se serra. Les paupières baissées, pour cacher les larmes qui remplaissaient ses yeux, elle dit lentement :

— Je n'ai rien fait, rien, je vous le jure, pour qu'on me traite selon le droit d'ainesse, et vous êtes cruel de me refuser la joie de partager avec vous.